

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO LIMITED

POUR LES ÉTITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 14 octobre 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 913 rue Canal, N.-O., Lne.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. Aux 'Judaïs' de Mme Viardot. La Guillotinerie. Talleyrand. Un Conquérant. La Grève du Rostier. La Chanson de l'Automne. Cuisine. La Comtesse Germaine Feuillade du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc.

Précautions à Prendre. Les autorités fédérales se proposent de recourir aux moyens les plus efficaces pour empêcher, autant que possible, l'importation aux Etats-Unis de ce terrible fléau qui est le choléra lorsqu'il prend le caractère épidémique.

La suite d'un entretien à ce sujet qu'ont eu le Dr Walter Wyman, chirurgien en chef des Hôpitaux de Marine du pays, et le gouverneur de l'Ile Ellis, il a été décidé que la plus grande surveillance serait exercée sur tout navire arrivant d'un port infecté de la Russie ou de l'Italie.

Les nouveaux arrivants malades seront tenus en observation par les autorités sanitaires, mais traités avec les égards voulus, et autorisés des soins qu'exigent leur état.

Puis de dix mille imprimés sont envoyés par le Bureau du médecin en chef du Service des Hôpitaux de la Marine, dans toutes les directions et une fois la semaine.

Le ministre de la marine a donné des ordres précis aux navires de guerre américains qui croisent dans les ports d'outre-mer pendant tout l'hiver des navires ne jeteront l'ancre que dans les

ports de France et d'Angleterre; tous les ports méditerranéens leur seront interdits. Le vapeur 'Breitlan', de la compagnie North German Lloyd, arrivé hier de Bremerhaven avec onze cents passagers, est retenu au lazaret jusqu'à ce que tous les passagers aient subi l'examen qu'imposent les circonstances. Trois passagers d'entre eux, ont été malades pendant la traversée, mais rien n'indique qu'ils sont cholériques. On ne s'aurait s'entourer de trop de précautions pour échapper à cette meurtrière maladie, dont les vieux habitants de la Nouvelle-Orléans connaissent la gravité.

Garçons de recettes assassinés.

L'Enfance criminelle: à propos du crime de deux gamins.

Paris, 4 Octobre.

On parle souvent de la contagion du crime: à tel assassinat commis de telle et telle façon succède presque toujours un autre assassinat absolument identique: même préméditation, mêmes procédés, même exécution; nous avons déjà eu l'occasion d'en citer plusieurs exemples. Le crime de la Villette, l'assassinat par deux gamins, presque deux enfants, d'un garçon de recettes chargé d'encasser après d'un billet à ordre fictif, pourrait être considéré comme une exception, car les attentats de ce genre ne sont pas fréquents.

Comme les deux varriens de la Villette, cet entrepreneur avait mis en circulation un faux billet tiré sur sa caisse. Le jour de l'échéance, un encasqueur suppléant se présenta au domicile du brodeur. Celui-ci resta stupéfait de se trouver en présence d'un jeune et fort gaillard, alors qu'il attendait à recevoir la visite du garçon de recettes habituel, un bon vieillard sans défense.

Toutefois, le misérable dissimula aisément sa déconvenue; la hache du crime était prête; il se dit qu'il en serait quitte pour frapper avec plus de violence.

Comme les deux varriens de la Villette, cet entrepreneur avait mis en circulation un faux billet tiré sur sa caisse. Le jour de l'échéance, un encasqueur suppléant se présenta au domicile du brodeur. Celui-ci resta stupéfait de se trouver en présence d'un jeune et fort gaillard, alors qu'il attendait à recevoir la visite du garçon de recettes habituel, un bon vieillard sans défense.

Il y a quelques mois à peine, — puisqu'il n'a pas encore comparu devant la cour d'assises, — un jeune homme de bonne famille, nommé Favier, qui avait tenté sans succès

plusieurs affaires commerciales dans le Nord, tuait également pour le voler, un garçon de recettes de Lille. Pour accomplir avec plus de sécurité sa lâche et son crime, et éloigné sa femme et son commis, et, après le crime, il ent la force et le courage de transporter au grenier le cadavre de sa victime, qu'il enfouit sous des chiffons. Puis il s'enfuit.

La disparition du garçon de recettes fut rapidement constatée. Les inspecteurs de la sûreté refirent la tournée qu'il avait commencée; sa dernière visite était chez Favier. Celui-ci avait essayé de fuir par un prétexte vague d'affaires. Sa maison fut visitée et l'on ne tarda pas à découvrir le corps mutilé du garçon de banque. Des agents s'élancèrent à la poursuite de l'assassin: on le trouva à Nancy, où il s'était réfugié en attendant le moment de rejoindre un port d'embarquement allemand. Il comparaitra prochainement devant le jury du Nord.

Le brodeur de la rue Tiquetonne, le champignoniste Carrara, Favier, les deux gamins de la Villette n'ont pas eu, leur crime commis, l'audace extraordinaire de cet employé de commerce, Bacor, habitant une ville du Midi — Carcassonne, si nos souvenirs sont exacts — et qui, à une trentaine d'années, pourrissait la tournée d'encasement de celui qui venait d'être étranglé!

Bacor estima que son crime était d'un rapport trop modeste. La sacoche du garçon de recettes, dont le corps gisait à ses pieds, ne renfermait que quelques centaines de francs. Mais nombreux étaient les billets à encasser. Bacor n'hésita pas à déshabiller sa victime, revêtit son uniforme et partit faire sa tournée, se donnant partout comme un nouvel encasqueur. La tournée terminée, Bacor rentra chez lui, remit ses vêtements et disparut. La semaine suivante, des individus suspects le tuaient pour le voler dans une maison louée de Barcelone, où il faisait la fête et montrait ostensiblement ses billets de banque.

Si les deux gamins de la Villette n'ont pas eu l'extrême audace de Bacor, leur crime n'en est pas moins effroyable. Et les assassins n'ont que seize et dix-sept ans!

Dans l'armée du crime, les jeunes — les enfants — tiennent, hélas! une trop large place; ce n'est pas d'aujourd'hui que cette triste constatation est faite. Le petit Olivier était encore au collège — n'avait pas seize ans — lorsqu'il assomma sa cousine, Mme veuve Lecière, à l'aide d'une rouelle à pâtisserie. Les coups furent si violents que la cervelle, les os, la chair, le sang ne formaient plus qu'une épaisse bouillie. Le docteur 'Brouardel constata que l'os frontal était en trois morceaux, le nez écrasé, les oreilles coupées et la mâchoire broyée.

Combien de fois avez-vous frappé? demanda le juge d'instruction. M. Prinet, au jeune bandit. — Est-ce que vous croyez que je les ai comptés? répondit-il ironiquement.

Olivier, comme les jeunes criminels, semblait heureux de la notoriété que son crime lui donnait et, pendant sa détention, il n'eut pas le moindre regret.

« Je sais, disait-il à ses gardiens, qu'on ne guillotine pas les gosses; alors, à quel bon m'inquiéter! C'est ce que répétaient sans cesse les deux petits misérables qui, l'été dernier, dans l'Yonne, assassinèrent les fermiers et tout le personnel de la ferme. Eux non plus n'avaient pas plus de seize à dix-sept ans! »

Olivier, Lemaitre, Meneclos, Gilles, Abadie, Corost, Gamahor, Marchandou, Frey, Rivière et combien d'autres étaient des jeunes gens. Leurs noms sont restés célèbres dans les annales judiciaires. Plusieurs de ceux-ci furent malgré leur jeune âge, livrés au bourreau; les autres bénéficièrent de la clemence du président de la république.

Nous n'avons pas l'intention de philosopher ici sur la jeunesse criminelle, mais on nous permettra de constater la progression constante de la jeunesse criminalité. Sur le pavé parisien, la police ramasse annuellement de vingt-cinq

à trente mille mineurs — garçons et fillettes — que, le plus souvent, la justice rejette sur la voie publique. En 1885, plus de vingt-trois mille enfants furent traduits devant les tribunaux français. L'an dernier, le total dépassait trente mille!

Les rubriques des faits divers relatent chaque jour les exploits de bandes d'apaches dont les chefs n'ont pas quinze ans. Et chaque jour également des vauriens de cet âge agitent les gens, cambriolent les logements, pillent les boutiques, donnent des coups de couteau et sont les héros de « drames de la jeunesse ».

Voilà les attristants résultats de la thèse odieuse soutenue par M. Hérodol, préfet de la Seine, qui disait: — Il ne faut plus de morale religieuse à nos enfants, l'enseignement civique suffit pour en faire des citoyens. — Et des apaches, peut-on ajouter aujourd'hui!

Le tombeau de Nostradamus.

On vient de découvrir, à Salon, en démolissant un îlot de maisons entre la rue d'Hoziar et la rue Sévigné, le tombeau de Nostradamus.

Ce tombeau fut construit du vivant du célèbre astrologue. Lui-même en surveilla les travaux et le fit établir dans l'épaisseur de la muraille de l'église, entre la porte d'entrée, reconnaissable encore au dallage qui coupe le mur, et l'autel de sainte Marthe, dont quelques vestiges apparaissent aussi sur la droite.

Il était de la hauteur d'un homme de taille moyenne, d'une longueur d'un mètre environ sur une largeur de quatre-vingt centimètres. C'est ce qui donne créance à la légende qui veut que le célèbre prophète provengal ait été, suivant ses désirs, enterré debout.

Michel Nostradamus, qui était né à Saint-Remi le 14 décembre 1503, mourut le 2 juillet 1566, à Salon, où il habitait depuis son mariage avec une Salonnaise, Anne Ponsard, le 11 novembre 1547 (minutes de Me Hoziar, notaire à Salon, année 1547, folio 500).

Il fut enterré le jour même de sa mort. Sur la pierre qui fermait le tombeau, sa veuve fit graver l'épigraphie suivante: « Dieu très bon et très grand: Ici reposent les os du très célèbre Michel Nostradamus, le seul, au jugement de tous les mortels, dieu d'écrire d'une plume prophétique, d'après l'influence des astres, les événements futurs du monde entier. Il a vécu 63 ans 6 mois et 17 jours. Il mourut à Salon l'an 1566. Que la postérité ne trouble pas son repos. Anne Ponsard, sa moitié, de Salon, s'obligeait à son époux la vraie félicité. »

L'historien César Nostradamus, l'aîné de ses fils, fit plus tard surmonter le tombeau du portrait de son père et du sien, peints par lui-même sur métal.

Le corps de Michel Nostradamus demeura dans cette sépulture jusqu'en 1791. A cette date, des gardes nationaux marseillais, revenant d'une expédition au Comtat-Venaissin, après sa réunion à la France (14 septembre 1791), ouvrirent le tombeau et brûlèrent le cercueil, autant par fanatisme que pour satisfaire une vaine curiosité. Les chroniqueurs racontent qu'un de ces derniers se serait emparé de ce crâne et aurait bu dedans.

Le citoyen David, ci-devant maire, à qui les Salonnais doivent la conservation de la plupart de leurs monuments historiques, parvint à recueillir ces reliques éparses, en intéressant ses compatriotes

à la question des connaissances. On annonce la prochaine arrivée dans notre ville de Sir Edward H. Holden, un des principaux financiers de Londres, venu récemment aux Etats-Unis afin de régler si possible la controverse qui s'est élevée au sujet des connaissances sur les changements de coton.

M. Holden a tenu jeudi à New York, une conférence avec divers banquiers de cette ville, conférence au cours de laquelle il a été pratiquement décidé de prélever une taxe de 6 à 7 cents par balle de coton exporté afin d'assurer les connaissances.

Cette décision a soulevé des protestations indignées à la Nouvelle-Orléans et dans divers centres commerciaux du Sud, où l'on fait remarquer que cette taxe qui représenterait une dépense annuelle de 700 à 800,000 dollars, serait entièrement mise à la charge des producteurs et des exportateurs.

M. Thompson, président de la Bourse au Coton de notre ville, a télégraphié hier à New York en déclarant que les négociants au Sud ne pouvaient accepter de telles conditions. La question est actuellement en suspens, mais il est probable que l'arrivée de M. Holden à la Nouvelle-Orléans permettra d'arriver à un règlement avantageux pour tous les intéressés.

Voileur arrêté.

Adolphe Pace, âgé de 25 ans, un valet bien connu de la police, demeurant rue Rochefort et à la harpe et Lapeyrouse, a été arrêté par l'agent de police Fischer, hier après-midi à trois heures, sur la requête du Révérend Père John Francis Prim, de l'Eglise Saint-Dominique, située avenue Carrollton.

L'individu a été aperçu au moment où il rôdait dans l'église et se trouvait à côté du tronc qui venait d'être dévalisé. Conduit au poste du neuvième précint, les agents ont trouvé dans ses poches du prisonnier une somme de \$3.70 en petite monnaie. Une accusation de vol avec effraction a été portée contre lui.

Mort de Mme F. R. Tanneret.

La mort de Mme F. R. Tanneret, survenue hier soir, à 5 heures, causée de profonds regrets en ville, car l'excellente femme était appréciée de de nombreuses familles et de tous les affectueux estimés d'un vaste cercle d'amis.

Mme Tanneret était née Laurence Maupay; par la naissance et par le mariage elle portait donc deux noms connus et honorés.

Le père de la défunte était M. Daniel Maupay, un négociant important de la bouque, et sa mère Laurence Fernandez. Mme Tanneret laisse, en outre de son mari, deux enfants, un fils, E. L. Schmidt de son premier mariage avec M. John B. Schmidt, et une fille, Miss May Tanneret; elle laisse également son fils, M. G. M. Pittard, qui demeure avenue de l'Espérance.

Mme Tanneret avait été élevée au Couvent des Ursulines, et y avait fait de brillantes études. Elle avait aimé le monde comme la généralité des femmes; elle y avait eu son beau mariage, elle y avait eu son beau foyer, elle y avait eu son beau cercle d'amis.

Mme Tanneret était née en 1850; elle pouvait donc espérer de nombreux lendemains; maladie qui devint le ravir à l'affection des siens se fient sentir il y a deux mois, et les lumières de la science et de la foi se dévouèrent de son entourage ne parvinrent à la soustraire à la mort.

Mme Tanneret était bon dans tout ce qui était de bien, elle était charitable, indulgente, bienveillante, elle était chrétienne. Elle ne sera pas regrettée par sa famille seulement, mais par tous ceux qui connaissent et apprécient les admirables qualités de sa nature d'épouse.

Ses funérailles auront lieu à 4 heures cet après-midi. Le lendemain, à cinq heures, il se fera son apparition, s'attachant, se mirent à boire et à manger.

Le père Sauvageot se rapprocha et la assésit conversation. Les hommes se posèrent du côté et haïrent un naïf auquel il allait faire payer un écot. Le vieux, du reste, avait fait renouveler, d'abord, les consommations.

Ce qu'il apprit? Il en fut, le pauvre homme, tout bouleversé!... Et cependant, lorsqu'il sortit du cabaret, s'il avait voulu résumer tout ce qu'il avait entendu, il se serait dit qu'on ne lui avait pas révélé grand-chose de nouveau... Mais il ne s'achèterait pas l'interrogation d'Elise... Deux fois, elle était venue les voir... La menace à la bouche... Pourquoi s'occupait-elle de cette enquête? Oui, elle les avait menacés, criant: « Vous n'avez pas dit la vérité, toute la vérité du moins, à M. Falkenhain... Vous avez gardé le silence sur la visite que fit, à Lillenthal, Renaud, Sauvageot et sur ce qui s'en suivit... Moi je sais ce qui s'est passé pendant cette visite... Si vous refusez de parler, moi je parlerai et vous serez punis sévèrement! »

Que saviez-vous donc, avait demandé Sauvageot? Mais les deux hommes, s'o bti nant dans leur silence, en gage simple qui ont peur de respon-

THEATRES. ORPHEUM.

Toujours grande audience à l'Orpheum, grâce au talent des nombreux artistes qui exécutent le programme de vaudeville.

L'affiche de la semaine prochaine portera plusieurs nouveautés, et le spectacle ne le cèdera en rien à celui des semaines précédentes.

TULANE.

Les deux dernières représentations de 'The Climax' seront données aujourd'hui au Tulane, en matinée et le soir.

Demain, début de la grande actrice américaine, Margaret Anglin, dans 'The Awakening of Helena Ritchie'.

CRESCENT.

'Paid in Full' le beau drame joué au Crescent continue à faire de très bonnes salles.

Aujourd'hui il y aura sans doute foule pour les deux dernières représentations de la pièce.

L'ABELLE NOUVELLE-ORLÉANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES AVANCE: EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

Le lendemain, à cinq heures, il se fera son apparition, s'attachant, se mirent à boire et à manger.

Le père Sauvageot se rapprocha et la assésit conversation. Les hommes se posèrent du côté et haïrent un naïf auquel il allait faire payer un écot. Le vieux, du reste, avait fait renouveler, d'abord, les consommations.

Ce qu'il apprit? Il en fut, le pauvre homme, tout bouleversé!... Et cependant, lorsqu'il sortit du cabaret, s'il avait voulu résumer tout ce qu'il avait entendu, il se serait dit qu'on ne lui avait pas révélé grand-chose de nouveau... Mais il ne s'achèterait pas l'interrogation d'Elise... Deux fois, elle était venue les voir... La menace à la bouche... Pourquoi s'occupait-elle de cette enquête? Oui, elle les avait menacés, criant: « Vous n'avez pas dit la vérité, toute la vérité du moins, à M. Falkenhain... Vous avez gardé le silence sur la visite que fit, à Lillenthal, Renaud, Sauvageot et sur ce qui s'en suivit... Moi je sais ce qui s'est passé pendant cette visite... Si vous refusez de parler, moi je parlerai et vous serez punis sévèrement! »

Que saviez-vous donc, avait demandé Sauvageot? Mais les deux hommes, s'o bti nant dans leur silence, en gage simple qui ont peur de respon-

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY PREMIÈRE PARTIE DEUX FRÈRES ENNEMIS.

LA TEMPÊTE EST DÉCHAÎNÉE (Suite)

— Je sais que tout ce qui arrive, après par la suite d'un homme qui a voulu tout subor-

donner à sa volonté, et que cette volonté avait un but misérable... Et l'on dit un homme qui a oublié ce qui doit rester le plus cher et le plus sacré au cœur des hommes... par la suite d'un père qui a calculé contre la tendresse de son enfant et l'affection des siens... Et c'est ainsi que tous les malheurs sont tombés sur nous... Cet homme, c'est toi Joseph! Voilà ce que je sais!

Joseph releva le front, l'orgueil reparut, plus fort que tout. Et s'échouant: — C'est bien, gardes vos homânes pour vous!

Toutefois, comme l'attitude de son père lui paraissait singulière, il s'informa à Haute-Goulaine de la façon dont le vieillard avait vécu en ces derniers jours. Le père Sauvageot, dans son pavillon, était à l'aise de son fils qu'on eût dit que celui-ci ignorait même qu'il vivait. Des questions que Joseph adressa un peu partout, dans son entourage, lui révélèrent, dans quelques-uns des questions, dont quelques-unes avaient duré plusieurs jours... Il avait été à Metz.

D'autre part, Joseph apprit que le père Sauvageot, immuable en ses habitudes, les avait changées depuis le début de l'enquête sur le meurtre de Lillenthal... Jadis, il ne quittait guère le verger de Haute-Goulaine dans ses promenades; or, il se hasardait, le

long de la route, jusqu'à l'orée du bois des 'Moines... en fermant son étravele pipe de terre... Or, on l'avait vu — les uns et les autres — et, du reste, il n'avait pas l'air de s'en cacher — on l'avait vu maintes fois aux abords de Montecroix; les neiges des Fischer semblaient l'intéresser au premier chef, et il contemplait avec une évidente curiosité le va-et-vient des ouvriers, les wagons qui condamnèrent le matériel à la gare, l'activité énorme déployée partout dans une maison en pleine prospérité... Cela lui rappelait, dans sa jeunesse et son âge mûr, le temps où ses affaires, à lui aussi, prospéraient...

Et souvent aussi, d'un air béat, distrait, il suivait, le regard en l'air, son maître non allongé sur ses tendons, les immenses passades de fumée qui sortaient des cheminées et s'en allaient rejoindre les nuages, tantôt en droite ligne, quand le temps était calme, tantôt, bouculés par les coups de vent, s'allongeaient alors, se recroquevillant, partant au loin et revenant sur eux-mêmes, dans des lattes vaines de flocons noirs.

Plusieurs ouvriers et des paysans prétendirent même qu'il affectait de se mettre, en ces contemplations, sur le passage d'Elise, laquelle sortait tous les jours pour des visites ou des promenades. — Est-ce que le vieux serait amoureux de la petite Fischer? disait-on.

Et l'on riait, mais pas en sa présence, car il avait des yeux qui ne s'accommodaient pas avec la plaisanterie et un dur visage qui en imposait aux plus hardis. Toujours est-il que lorsque Elise passait, il la saluait bien poliment, même avec affectation, en arrachant sa casquette enfoucie jusque sur ses oreilles.

De deux choses l'une... On le vieux avait son idée... ourrissait quelque projet mystérieux, dont personne, sûrement, ne découvrirait jamais la confidence... ou, comme disaient les gens... son cerveau commençait à battre la chamade, et il était un grain, là... Elise avait fini par remarquer ce grand vieillard, toujours sur son chemin. Elle le connaissait. Elle en avait peur. Ces deux petits yeux en vrille, morts pour les autres, revivaient pour elle de toute leur lumière... Et elle n'avait pas besoin de se retourner pour être sûre qu'elle le suivait au plus loin qu'elle pouvait l'apercevoir.

Il vient à la fois par moi à elle fin par se dire... Mais que me veut-il? — A Metz, Joseph tenta de savoir ce que son père avait fait, durant toute une semaine de séjour... Il échoua... Ce qu'il ne put apprendre, nous allons le dire... Le grand-père s'était informé à

Metz de tout ce qui intéressait Lillenthal, de sa vie et de ses habitudes. Sans prétexte de louer la villa habitée par l'officier, près de la gare de Metz, dans le quartier neuf, il s'y était présenté. Un gardien de la villa lui avait fait visiter la maison de fond en comble; mais le gardien était loquace, ne demandant qu'à parler, et le vieux était, de son côté, moins taciturne à Metz qu'à Haute-Goulaine. Il fut facile d'amener la conversation sur le meurtre de Lillenthal. Tout le verbiage du bonhomme n'avait pas grande importance et le père Sauvageot n'en détacha et n'en retint qu'un détail...

La veille même du jour où il faisait cette visite de l'immeuble, une jeune fille s'était présentée, avec le même motif et avait paru contrariée de ne point retrouver, chez le comte de Lillenthal, ses deux ordonnances, Haas et Bernard.

Le gardien n'avait pas eu de peine à lui expliquer que les deux ordonnances avaient dû être forcément réintégrées dans le régiment n° 166 de ligne d'où il sortait, en attendant l'occasion de servir un autre officier, occasion improbable, car tous étaient pourvus et les deux ordonnances faisaient partie de la classe.

— Vous connaissez cette jeune fille? demanda le père Sauvageot. — Elle m'a laissé sa carte, Elise Fischer...